

rus à ce rendez-vous donné par la Religion et la Patrie? Quel est le sens de cette grande manifestation? Et il répondait avec une hardiesse éloquent: "C'est la halte d'un peuple dans sa marche ascensionnelle; c'est la station de toute une race sur les hauteurs déjà glorieuses que ses efforts ont su atteindre, et d'où elle veut embrasser l'espace parcouru, sonder du regard la route qui s'ouvre devant elle, pour s'assurer qu'elle suit le droit chemin, et reprendre ensuite sa marche vers les sommets éclatants qui couronneront ses destinées."

"Ah! il est heureux et il a le droit d'être fier, le peuple à qui de pareilles méditations peuvent être proposées, et qui est capable de faire ce solennel examen de conscience! Oui, un tel peuple est digne de l'avenir dont la voix d'un homme d'Etat, d'un philosophe chrétien, ouvrait les radieuses perspectives à l'essor de sa patriotique ambition."

"Ce n'est pas la France, hélas! qui a entendu ce noble langage et jeté sur ses futures destinées ce regard assuré. Mais l'image chérie de la France a présidé à ces cérémonies. Son nom était dans toutes les bouches et faisait tressaillir tous les cœurs: et lorsqu'au milieu de l'immense cortège, parmi les innombrables bannières des corporations et des villes, a paru, porté par les zouaves pontificaux, le vieux drapeau fleurdelisé troué par les balles des dernières batailles, un long cri d'amour a soulevé les poitrines, et des larmes ont mouillé les yeux de ces fils de la France, fidèles au souvenir de la mère-patrie."

"On a pensé que les lecteurs de la *Revue* seraient heureux d'entendre un écho des acclamations qui, au-delà des mers, ont salué le nom français."

"Les évêques, et après eux des orateurs et des poètes, ont tour à tour enthousiasmé l'immense auditoire que la fête nationale avait réuni sur les rives du Saint-Laurent. Mais il a fallu nous borner et choisir à la hâte."

"Dans les deux discours de M. Routhier, juge à la cour supérieure, nos lecteurs trouveront exposée avec une ampleur magistrale la thèse des droits de l'Eglise et des libertés catholiques et les conditions d'un gouvernement chrétien. L'orateur jette sur le passé et l'avenir de son pays un regard éclairé de la lumière qui illuminait les sommets d'où le génie de Bossuet étudiait le plan divin et traçait les grandes lignes de l'histoire de l'humanité."

"On éprouve à la lecture de ces pages admirables, une vive impression de surprise et d'admiration. Mais quel retour mélancolique sur les malheurs de notre patrie imposent au lecteur français le souvenir et les espérances du patriote canadien!"

"Que nous sommes loin de ces temps heureux, dont il rappelle l'histoire: où l'étendard de la France pouvait dire: "L'étendard de mon Roi, c'est l'étendard de mon Dieu;"

loin du temps où, sur cette terre que le pied d'un chrétien n'avait pas encore foulée; Jacques-Cartier plantait une croix sur laquelle il gravait ces mots: *Vive la France!*

"Temps heureux, en effet, que celui où Samuel de Champlain prenait possession "pour le Christ et pour le Roi" du rivage où devaient s'élever les remparts de Québec, où François de Montmorency-Laval, le grand et saint évêque, achevait pacifiquement la conquête de cette nouvelle France, arrachée à la barbarie par l'héroïsme des martyrs et des soldats français."

"Temps, hélas! trop tôt finis, car voilà, dit l'orateur, "que le rire de l'impiété française est monté jusqu'à Dieu. Il a détourné ses regards de la fille aînée de l'Eglise; et son doigt, s'abaissant sur les rives du Saint-Laurent, y a rayé le nom de la France."

"Pourquoi cette lamentable chute; cette séparation douloureuse?"

"A cette question; tous les orateurs; prêtres et laïques, font la même réponse: "Notre destinée, dit un orateur canadien, était d'éviter les inévitables malheurs de la France révolutionnaire, impie et dégénérée. Et sous une domination étrangère, antipathique et protestante, nous devions rester Canadiens, Français et Catholiques." On verra les beaux développements donnés par M. Routhier à la même pensée. Mais ce qui fait la saisissante originalité de ses discours; c'est le rôle qu'il attribue, dans les destinées futures de l'Amérique, aux Canadiens-Français. Il se retourne vers le passé et voit l'Europe, parvenue à l'adolescence la plus brillante de promesses, se détourner de Jésus-Christ. "L'art de la Renaissance demande ses inspirations au paganisme."

"La Réforme va enlever à l'Eglise une partie de la société européenne, qui semble dire à Dieu: Je suis majeure maintenant laissez-moi marcher seule." Dieu punira ce vœu impie en l'exauçant. Le génie inspiré de Colomb va au-delà de la "mer ténébreuse" conquérir pour le Christ des régions inconnues. N'est-ce pas sur la terre d'Amérique que Dieu veut achever la grande œuvre de la civilisation chrétienne, interrompue en Europe par la Réforme et la Révolution? S'il en est ainsi, c'est la race canadienne, fille de la France très-chrétienne, qui sera l'instrument de sa Providence. C'est elle qui à la place des peuples latins, infidèles à leur vocation, réalisera l'idéal d'une société conforme à la loi divine; c'est par elle que le monde connaîtra la splendeur et les bienfaits de l'ordre social chrétien. Voilà, pourquoi, ayant la date fatale de la révolte définitive, du régicide et des expiations, Dieu a séparé de la France la race canadienne, innocente de l'impiété et de la corruption des rois; voilà pourquoi il a arraché des bras de sa mère la fille que la Providence destinait à l'accomplissement de ce grand dessein."

"Tel est le rôle que rêve pour son pays